

Aux sources du lien tyrannique

Albert Ciccone

DANS **REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE 2012/1 Vol. 76**, PAGES 173 À 191
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130593904

DOI 10.3917/rfp.761.0173

Date de mise en ligne : 26/04/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2012-1-page-173?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Hors thème

Aux sources du lien tyrannique¹

Albert CICCONE

Le travail auprès des enfants confronte régulièrement aux problématiques d'enfants tyrans ou aux liens parent-enfant caractérisés par la tyrannie. Quelle est la logique de ces liens tyranniques ? Quels sont ses enjeux, ses sources ? J'explorerai les « sources du lien tyrannique » et proposerai quelques réflexions à partir d'une expérience clinique auprès non seulement d'enfants, mais aussi de bébés – et de leurs parents. J'envisagerai ainsi la tyrannie du bébé ou dans le lien au bébé.

Je donnerai d'abord une définition de la tyrannie, dans le champ de la psychanalyse, en évoquant les conceptions d'un auteur à la pensée particulièrement féconde dans ce domaine : il s'agit de Donald Meltzer. Je proposerai ensuite quelques modèles pour représenter les logiques de la tyrannie chez l'enfant. J'envisagerai le contexte particulier du bébé, avec les missions dont il est porteur et les affects qu'il mobilise, notamment les affects de haine, avant d'explorer la tyrannie chez le bébé, pour avancer dans la modélisation des enjeux aux sources de la tyrannie.

LA TYRANNIE : SES ASPECTS ARCHAÏQUES

On doit un des modèles de la tyrannie à un texte fondateur de l'approche psychanalytique de la tyrannie, texte de Meltzer qui date de 1968. Meltzer

1. Cet article reprend une conférence donnée à la SEPEA (Société européenne pour la psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent), en septembre 2008 à Paris, et au GERCEPEA (Groupe d'études de recherche clinique en psychanalyse de l'enfant et de l'adulte), en mars 2010 à Luxembourg.

décrit la tyrannie sur la scène psychique, interne, et sur la scène sociale, externe. Il précisera ensuite son modèle, notamment dans un texte de 1987. Je soulignerai quelques points qui concernent les aspects archaïques mobilisés dans les liens tyranniques et que l'on retrouvera dans les contextes de liens parent-enfant ou parent-bébé.

Tyrannie, terreur et angoisses dépressives

La tyrannie est une réponse à des éprouvés de terreur et de dépression, voire de dépression primaire. Bion (1957), dont Meltzer est un élève, avait déjà considéré les liens internes tyranniques dans le cadre de la psychose : il avait décrit la tyrannie des parties psychotiques sur le *self* qui doit se soumettre, sacrifier ses potentialités de développement. Cette tyrannie psychotique représente une défense contre un danger encore plus grand : celui de la perte totale du noyau du sentiment d'identité, du sentiment d'être.

Meltzer (1968) prolonge et développe l'idée selon laquelle la tyrannie est une organisation défensive contre les éprouvés de terreur inconsciente et les angoisses dépressives. La soumission à la tyrannie ou le lien addictif à une partie tyrannique interne sont maintenus par l'effroi, l'effroi ressenti face à la perspective de perdre la protection illusoire contre la terreur, illusion de protection que donne la partie tyrannique omnisciente et omnipotente. La soumission à la tyrannie est donc une manière d'échapper à l'éprouvé de terreur.

Puis Meltzer précise le point de vue du tyran et éclaire l'aspect intersubjectif du lien en modélisant la notion de « tyrannie-et-soumission » (1987). Qu'est-ce que la tyrannie-et-soumission ? Le processus général consiste, pour le tyran, à détruire un objet interne d'un autre et à prendre la place et assumer la fonction de cet objet, particulièrement celle du surmoi. C'est ainsi que le tyran fabrique un esclave, et il établit sa position en détruisant les relations internes de la personne qui se soumet ou qu'il soumet à lui. L'enjeu pour le tyran est d'aménager des angoisses persécutoires extrêmes qui le harcèlent, en trouvant un autre dans lequel projeter ces angoisses. La tyrannie-et-soumission est réversible, et le tyran vit dans la crainte continuelle d'une rébellion de l'esclave.

Par ailleurs, la tyrannie-et-soumission se différencie du sadomasochisme. Si le sadomasochisme peut s'exporter dans la sphère sociale, produisant une perversion sociale, celui-ci fait fondamentalement partie de la vie sexuelle intime, du « jeu » de cette relation intime. La tyrannie-et-soumission, en revanche, dit Meltzer, concerne un problème beaucoup plus primitif, une

question de survie, elle est une « affaire sérieuse » qui s'extrapole beaucoup plus naturellement et continuellement dans le social.

Tyrannie et analité

Meltzer souligne aussi la place et la fonction de l'analité dans la tyrannie-et-soumission, comme dans le sadomasochisme. Celles-ci sont particulièrement mises en évidence dans ses travaux sur le *claustrum* (1992), où il décrit les qualités du monde psychique dans lequel se déploient les processus de tyrannie-et-soumission et de sadomasochisme. Qu'est-ce que le *claustrum* ? Le *claustrum* est une figuration de l'objet interne que le moi investit par identification intrusive, pour échapper aux angoisses dépressives et aux expériences de terreur. Le prototype de cet objet interne est le corps maternel – le corps et la psyché maternels, pourrait-on dire.

Meltzer décrit toute une géographie de ce *claustrum* interne, avec différents compartiments produisant chacun une caractérogénie particulière. Le plus redoutable est le compartiment anal, rectal. La vie dans le compartiment anal du *claustrum* contient potentiellement le plus grand risque d'engendrer des troubles psychiques graves. Il s'agit d'une zone de la réalité psychique qui est imprégnée d'une atmosphère sadique et où règnent la violence, la tyrannie et la soumission. L'atmosphère de terreur est plus particulièrement caractérisée par la « terreur sans nom », comme disait Bion (1962), qui correspond à l'expérience d'être laissé tomber dans la solitude absolue. Le système de valeurs n'est pas dominé par le confort ni par le plaisir érotique ; il n'existe qu'une seule valeur : la survie. C'est un univers de groupes, ou plutôt de tribus, dominé par ce que Bion (1961) appelait la « mentalité de groupe ».

Tyrannie et indistinction des aspects infantiles et des aspects adultes

Ce qui manque dans les différents compartiments du *claustrum*, c'est l'atmosphère d'une vie familiale, dit Meltzer, c'est-à-dire en particulier une différenciation nette entre adultes et enfants quant aux capacités, aux responsabilités, aux prérogatives, une distinction claire des expériences infantiles et adultes. À cette organisation intrinsèque se substitue entièrement la hiérarchie.

La mentalité tyrannique, dans le monde interne comme dans le monde externe, est une mentalité groupale, une mentalité de bande ou de gang, et Meltzer (1976) a décrit une telle « organisation-gang » de la famille. Certaines typologies familiales, et notamment celles qui contiennent des liens tyranniques,

relèvent d'une organisation du groupe familial qui correspond davantage à un gang ou à une bande d'adolescents qu'à une famille¹.

L'organisation en gang a en effet beaucoup à voir avec les logiques adolescentes. Et si on évoque souvent les logiques archaïques, infantiles, dans les organisations tyranniques – comme je vais le faire moi-même à propos de l'enfant et du bébé –, il faudrait aussi bien sûr parler des logiques adolescentes et des logiques œdipiennes dans les liens tyranniques, logiques qui ressaisissent, en partie, un certain nombre de problématiques archaïques. Melanie Klein, par exemple, signalait, dans un petit commentaire de 1942, que même dans les tyrannies les plus cruelles, l'objet attaqué est toujours l'objet d'amour, et l'entretien du violent désir de destruction ou d'extermination provient des peurs précoces excessives que l'objet blessé ne devienne un ennemi².

TYRANNIE ET PORTE-AFFECTS

La tyrannie évolue donc dans un monde anal. Elle mêle logiques narcissiques archaïques et logiques œdipiennes. Elle consiste pour le tyran à détruire un objet interne de l'esclave pour en prendre la place. Elle abrase les différences générationnelles et attaque la parentalité, dans le monde interne du sujet comme dans le lien aux objets externes.

Pourquoi le tyran a-t-il besoin d'un esclave ? Le tyran a besoin d'un esclave pour des enjeux narcissiques, et en particulier pour projeter dans l'autre, faire prendre en charge à l'autre ses propres angoisses à lui, ses propres éprouvés d'impuissance, de détresse, ses propres affects, et en particulier la culpabilité et la honte. L'esclave est le « porte-affects », pourrait-on dire, du tyran.

Qu'est-ce qui fait que l'esclave se soumet ? C'est la terreur, on l'a vu. Le tyran fait régner la terreur. Mais si l'esclave reste, c'est parce qu'il a l'illusion de trouver une protection auprès du tyran. C'est l'effroi de perdre la protection illusoire qui maintient la soumission de l'esclave.

On peut dire, par ailleurs, que le tyran partage ces mêmes craintes. Le tyran redoute en effet de se retrouver face à son impuissance et à sa détresse. C'est pourquoi il vit dans la crainte permanente d'une rébellion de l'esclave.

1. Rappelons aussi les propositions de Rosenfeld (1987) qui, à partir de ses conceptions relatives au narcissisme destructeur, et comme figuration de cette conjoncture, a donné le modèle du « gang interne », de cette groupalité interne organisée comme un gang.

2. On peut rappeler, à propos des logiques œdipiennes et adolescentes, le texte d'Erikson (1950) sur « La légende de l'enfance de Hitler ».

Autrement dit, le tyran est lui-même soumis à un tyran interne, à un objet tyrannique à l'intérieur de lui. Et ce sont les angoisses dépressives et l'absence d'objet secourable qui poussent le sujet à se soumettre de façon addictive à un tyran, interne ou externe.

Je disais que les affects dont cherche à se débarrasser le tyran, et dont l'esclave est porteur, concernent souvent la culpabilité et la honte (Ciccone et Ferrant, 2009). La honte est liée à l'analité, dont il était question plus haut, et à l'analité exposée. La situation prototypique de la honte est en effet celle de l'enfant dont tout le monde voit qu'il a déféqué dans sa culotte. Cette humiliation se renversera en une idéalisation grandiose du soi, lorsque ces affects de honte seront projetés, pris en charge par un autre, dans une identification projective. On peut donc dire que tyrannie, grandiosité et analité sont solidaires. L'humiliation du soi grandiose, lequel est hanté par des sentiments de supercherie, d'imposture, de faux *self* pourrait-on dire, produit la honte et plonge dans le monde de l'analité, avec des sentiments de rage meurtrière, destructrice, des désirs sadiques, tyranniques. Et ceux-ci se déploient, en fin de compte, pour échapper au désespoir, pour échapper à la terreur sans nom, comme disait Bion, pour échapper à l'expérience catastrophique d'être jeté hors de l'objet, expulsé comme un déchet.

On est là pleinement dans une des logiques de la tyrannie, en particulier chez l'enfant et l'adolescent, où le sujet développe et exhibe un soi grandiose, idéalisé, omnipotent, et d'autant plus omnipotent qu'il est confronté à l'humiliation, à l'impuissance, à la détresse, au désespoir.

LES ENFANTS QUI « POUSSENT À BOUT »

À partir de ces considérations sur les processus tyranniques et le monde tyrannique, comment peut-on envisager la tyrannie chez l'enfant, et plus particulièrement chez le bébé ?

L'enfant tyrannique met à l'épreuve la parentalité, pour des raisons narcissiques et œdipiennes de l'ordre de celles évoquées plus haut. L'une des caractéristiques de l'enfant tyran est d'être un « enfant qui pousse à bout ». Je reprends là l'expression très fréquemment employée par les parents qui se plaignent de la tyrannie qu'ils subissent ou qu'ils imaginent subir de la part de leur enfant : « Il me pousse à bout. » Le parent signale ainsi l'attaque à la parentalité que réalise l'enfant. La parentalité attaquée est aussi la parentalité interne de l'enfant.

On peut dire que l'enfant tyran est un « enfant roi », comme le dit l'expression populaire courante, mais aussi selon la conception du tyran dans la Grèce antique : le tyran est un roi, illégitime (puisque'il est élu par le peuple, il n'est pas de descendance royale), qui usurpe donc le pouvoir et l'exerce en maître absolu et tout-puissant. L'enfant tyran est un roi illégitime, puisque'il règne de sa place d'enfant, frauduleusement adulte, et il règne en maître absolu et tout-puissant.

On peut dégager et explorer trois axes pour rendre compte des logiques qui caractérisent le lien à ces enfants (Ciccone, 2003).

Le premier est celui de la *quête de l'objet perdu*. La tyrannie répond à des angoisses dépressives, on l'a vu, elle est une réponse à la perte de l'objet et un témoin de sa quête, avec toute la culpabilité, la jouissance et la destructivité anale qu'une telle perte et qu'une telle quête mobilisent et produisent. Comme le dit Winnicott à propos de ce qu'il appelait la « tendance antisociale » (1956), l'enfant détruit non pas pour détruire, mais pour vérifier que l'objet survit, ou dans l'espoir qu'enfin l'objet va survivre. La dimension de quête de l'objet est au premier plan, même si la destructivité peut s'accompagner de jouissance anale. La jouissance provient du sentiment de triomphe sur l'objet que développe le sujet, l'enfant, ou bien du sentiment de vengeance qu'éprouve le sujet, l'enfant, devant le désarroi de l'autre et du fait de la tyrannie qu'il lui impose et qui le met à l'épreuve.

Cette quête est sous-tendue par la culpabilité d'avoir détruit l'objet perdu et conduit à une recherche répétée de sanctions, de punitions, de rétorsions, pour soulager cette culpabilité, inconsciente. « On dirait qu'il cherche la fessée... Il va mieux quand il a eu sa fessée... », disent souvent les parents. La punition, en effet, apaise la culpabilité. Et l'expérience de perte de l'objet confirme le sentiment de culpabilité du sujet d'avoir détruit l'objet qu'il aime. On peut dire que perdre son objet pousse l'enfant à se faire punir par son objet perdu. Voilà un type de relation paradoxale qui lie l'enfant tyran à son parent.

Le deuxième axe concerne l'*héritage narcissique et fantasmatique* de l'enfant. L'enfant tyran est un enfant qui résiste devant l'héritage imposé par le parent. Cet héritage est constitué par les besoins infantiles du parent, besoins infantiles qui n'ont pas été suffisamment reconnus, pris en compte, traités dans l'histoire infantile du parent, et dans son histoire actuelle ; ou bien besoins infantiles qui ont été particulièrement réveillés, réchauffés, à l'occasion d'événements traumatiques, par exemple. Ces besoins vont infiltrer le lien parent-enfant, et l'enfant va ainsi en hériter, dans sa mission réparatrice, j'y reviendrai plus loin. Mais ce dont va hériter l'enfant, c'est non seulement des besoins infantiles du parent, mais aussi des fantasmes construits par le parent

à partir de ces expériences traumatiques infantiles, ainsi que des fantasmes œdipiens. Et l'enfant va débattre avec cet héritage.

Autrement dit, si l'enfant résiste devant l'héritage des besoins infantiles du parent, dans le même temps, il s'inscrit dans un scénario fantasmatique parental, dans un fantasme qui appartient au parent et que le parent indique et transmet. C'est là le côté paradoxal du symptôme : tout en dénonçant l'héritage, l'enfant s'inscrit, en même temps, dans un scénario fantasmatique parental transmis et qui devient un fantasme partagé. La tyrannie est donc l'effet du débat du sujet avec son héritage et de son rapport à ses imagos. Le lien tyrannique produit des symptômes – et est lui-même le produit de tels symptômes – témoins de l'héritage et de la conflictualité à laquelle confronte son appropriation.

Le troisième axe, enfin, concerne la question de la *limite à la pulsionnalité*, qui contient la question de l'intégration précoce du surmoi et de l'éprouvé d'un sentiment de culpabilité, autrement dit, la question de l'accès à ou de la construction d'une position dépressive. Cette exploration contient bien sûr l'exploration de tout le travail de l'environnement, de tout le travail de l'objet qui a été en échec quant à la contenance, l'intégration de la destructivité. Ce travail de l'objet concerne non seulement l'enfant et l'adolescent, mais aussi le bébé dès les premiers mois, et en particulier dès le second semestre de la première année de la vie. C'est là que la destructivité commence à s'exprimer de manière manifeste et nécessite tout un travail de liaison, d'intégration, de contenance de la part de l'objet.

Qu'en est-il justement du bébé et de la tyrannie du bébé ? Ces différents axes et hypothèses valent pour le bébé. Le monde anal, archaïque, dans lequel se déploie la tyrannie, comme on l'a vu avec Meltzer, n'est pas étranger au bébé, il lui est même familier. La nécessité de trouver des porte-affects, comme il en était question plus haut, de trouver un espace mental dans lequel projeter les émotions irréprésentables, est une contrainte qui s'impose à tout bébé, avec urgence.

Je considérerai la tyrannie « ordinaire » du bébé, qui a besoin de l'objet et dont ce besoin, narcissique, le pousse à maltraiter cet objet. Une telle tyrannie « ordinaire » produit de la haine, « ordinaire » elle aussi, dans le lien au bébé, et est aussi l'effet de cette haine. J'envisagerai aussi quelques figures de tyrannie *extra-ordinaire* pour en souligner les enjeux.

Pour considérer la tyrannie ordinaire du bébé, je vais rappeler rapidement quelques enjeux narcissiques que mobilisent le bébé et l'expérience de la parentalité – je reviendrai ainsi sur la question de l'héritage narcissique. Et cela me conduira à envisager cet affect singulier dans le lien au bébé qu'est l'affect de haine.

On se souvient comment Freud (1914) décrit l'une des premières missions dont est porteur tout enfant, tout bébé : celle d'assurer une illusion de continuité narcissique. L'une des fonctions essentielles de tout enfant consiste, en effet, à faire revivre et à assurer l'immortalité du narcissisme parental dont il est dépositaire et porteur. « Sa Majesté le bébé », comme dit Freud, devra accomplir tous les rêves et désirs que les parents n'ont pas mis à exécution, du fait des contraintes imposées par la réalité. L'immortalité du moi, battue en brèche par la réalité, retrouve ainsi un lieu sûr chez l'enfant. L'amour des parents, si touchant et si enfantin, n'est rien d'autre, dit Freud, que leur narcissisme qui vient de renaître. Freud décrit ainsi l'idéalisation dont le bébé fait l'objet.

D'autres ont prolongé ces conceptions, comme Piera Aulagnier (1975), qui a proposé la notion de « contrat narcissique » pour parler de cette mission de l'enfant au regard non seulement du narcissisme parental, mais aussi du narcissisme du groupe social. Le contrat narcissique est une formation de lien inconsciente qui lie l'enfant aux parents, aux générations antérieures, et plus particulièrement à l'ensemble du groupe social. Ce contrat prescrit la mission dont est porteur le nouveau-né, à savoir celle d'assurer la continuité de la génération, en échange de la reconnaissance par le groupe du nouveau venu.

On peut décrire une deuxième mission du bébé, au regard du narcissisme parental. En effet, si la mission de l'enfant est d'assurer la continuité ou l'immortalité du narcissisme parental, on peut dire qu'elle est aussi de réparer l'histoire parentale. La deuxième mission de l'enfant est une mission de réparation. Tout adulte a toujours quelque chose à réparer de son histoire infantile, et tout enfant a toujours quelque chose à réparer de l'histoire parentale. Les blessures, les traumatismes, les échecs, les frustrations seront en partie traités par le lien développé entre le parent et l'enfant, et l'enfant réel aura affaire, à porter, à débattre avec l'expérience infantile du parent, avec l'enfant blessé, traumatisé, en détresse qui est resté vivant dans le parent.

La parentalité contient souvent l'exigence de maintenir en vie un bon parent. C'est ce qui est demandé à l'enfant (« Fais-moi vivre que je suis un bon parent d'un bon enfant »), surtout lorsque le parent n'a connu lui, enfant, que des parents insatisfaisants, insensibles, indifférents, non suffisamment aimants à ses yeux.

Il est évident que la façon dont le parent va présenter la réalité, va énoncer les interdits, va poser les limites, etc., sera tributaire du niveau de sa propre demande de réparation de ses expériences infantiles. Plus le parent agira en réponse à l'enfant qu'il a été et non en réponse aux besoins de l'enfant réel, et

plus il sera en difficulté devant l'enfant réel. On verra alors, par exemple, un parent qui ne peut pas mettre de limites, ou qui ne met des limites que d'une façon cruelle en sortant lui-même de ses limites, tellement il en veut à l'enfant de le mettre en difficulté, d'attaquer son sentiment d'être un bon parent, de ne pas lui faire vivre qu'il est un bon parent, de ne pas réparer son expérience infantile d'échec.

On le voit, ce statut de « Majesté » du bébé peut se décliner de différentes façons. Le bébé n'est pas seulement cet être idéal, ne mobilise pas seulement les aspects grandioses et idéaux du narcissisme parental, comme le présentait Freud. Non seulement le bébé impose des contraintes et des exigences tyranniques, sur lesquelles je vais revenir, mais il peut être l'objet d'une exigence narcissique telle, de telles attentes narcissiques, qu'il peut devenir puissamment persécuteur, persécuteur car décevant, et la haine sera ainsi particulièrement mobilisée.

LA HAINE DANS LE LIEN AU BÉBÉ

La haine est un affect ordinaire dans la parentalité naissante. Winnicott (1947) avait décrit, il y a longtemps, la présence et les effets de la haine dans le lien ordinaire parent-bébé. Plusieurs raisons, que je vais décliner, justifient cette haine. Les premières sont celles soulignées par Winnicott.

Désillusion, persécution, frustration

Les raisons énoncées par Winnicott et qui justifient la haine à l'égard du bébé concernent la désillusion, la blessure narcissique (le bébé n'est pas la propre conception de la mère), la persécution, le fait que le bébé mette à l'épreuve les compétences parentales (le bébé est un être tyrannique, cruel, injuste, ingrat, exigeant, omnipotent), le fait qu'il soit frustrant (il interdit l'expression assouvie des pulsions, le commerce sexuel), etc.

Un père dont la compagne vient de mettre au monde un bébé me dit, le lendemain de l'accouchement, combien il en veut à ce bébé d'avoir fait souffrir sa mère. Il a été bouleversé par la douleur, la souffrance de sa compagne lors de l'accouchement – qui en plus s'est déroulé dans des conditions tout à fait insécurisantes (une sage-femme seule avec plusieurs femmes en train

d'accoucher, obligée d'abandonner les parents, ne leur expliquant rien, etc.). Avant de ressentir de la tendresse envers le bébé, ce père a éprouvé de la colère. Il n'a pas voulu voir le bébé. Il a été entièrement saisi par la douleur que ressentait la mère. Il a ensuite été ému lorsqu'il a pensé à son propre père, décédé, et qui aurait été content de savoir qu'un bébé était né. Il pleure en racontant l'émotion qu'il a eue, alors qu'il n'a pas versé de larmes pour le bébé, dit-il. Il a ensuite pensé que c'était tout de même une vraie preuve d'amour pour une femme de faire un enfant, vu la douleur que cela représente. Et il a pu alors enfin s'approcher de sentiments bons envers le bébé..., ce qui n'empêche pas les affects de haine de se faire encore entendre, notamment à travers un lapsus : alors qu'il raconte qu'il protégerait toujours son bébé, faisant référence à quelques faits divers du moment concernant des chiens qui ont agressé des enfants, des bébés, il me dit : « Je crois que si quelqu'un s'en prenait à mon chien je pourrais tout à fait le tuer » (au lieu de dire « à mon enfant »).

La déception relative aux attentes narcissiques

Si les mouvements de haine proviennent de ces expériences de frustration, de désillusion, on peut dire qu'ils proviennent également et surtout de la déception quant aux attentes narcissiques dont je parlais plus haut. Cette déception est inévitable. Évidemment, si l'attente d'un parent est trop déçue, si le désir de réparation est trop fort, il entraînera tout un cortège de déceptions et de frustrations. Le bébé mythiquement désiré deviendra alors un mauvais objet de par le profond dépit qu'il éveille. Par ailleurs, lorsqu'un parent a manqué, lorsqu'il a l'expérience intime d'avoir été mal aimé, abandonné, et qu'il attend trop que l'enfant soit « une mère pour lui », il vivra l'individuation et l'autonomisation de l'enfant comme une nouvelle expérience d'abandon. Le parent développera alors de l'hostilité par rapport à l'enfant. Et ainsi se répétera l'échec, la défaillance du lien parent-enfant. On peut souligner l'inversion générationnelle que contient une telle configuration. L'enfant représente non seulement le narcissisme infantile du parent, mais aussi l'imgo grand-parentale dont ce dernier croyait avoir neutralisé la haine, l'indifférence, le rejet ou la tyrannie. De tels contextes président un certain nombre de troubles de la parentalité, notamment quant à l'exercice de l'autorité (André Carel l'a souligné aussi, 2002). La maltraitance, par exemple, se répète bien souvent non pas parce que le parent a été lui-même maltraité, mais parce qu'il attend trop que l'enfant, le bébé soit un être idéal réparateur de ses fractures, de ses blessures narcissiques.

Une mère, qui consultait pour un jeune enfant qui exerçait sa tyrannie entre autres par une encoprésie rebelle, disait qu'elle avait été mal aimée par ses parents, disqualifiée au profit d'une sœur idéalisée, surinvestie. Sa mère lui disait, lorsqu'elle était enfant ou adolescente : « Toi, tu seras éboueuse. » « Ce n'est pas loin, dit la patiente, je suis devenue aide-soignante, je nettoie la merde des autres... et maintenant celle de mon enfant... »

L'imago du parent tyran, haineux et objet de haine, s'est réfugiée projectivement dans le bébé, dans l'enfant tyran. Et la tyrannie, on l'a vu, a bien à voir avec l'analité, la jouissance anale, la destructivité anale. On peut donc penser que le parent voit ici dans le bébé son propre parent persécuteur.

On parle souvent du visage de la mère qui est un miroir pour le bébé. Mais on peut dire la même chose du visage du bébé pour le parent. Celui-ci peut refléter, répéter la froideur, la violence, l'abandon des imagos parentales du parent.

La haine envers le bébé, dans le lien ordinaire parent-bébé, provient donc des désillusions et des frustrations qu'impose le bébé, des déceptions quant aux attentes narcissiques dont il est l'objet.

La rivalité narcissique

Les mouvements de haine proviennent également du fait que le bébé mobilise des éprouvés, des expériences de rivalité narcissique. Le bébé est en effet un rival narcissique. Et cela pour chacun des protagonistes : le père, la mère, les membres de la fratrie. Il représente, pour le parent, le bébé rival de l'enfance – bébé réel ou imaginaire – qui a accaparé l'attention parentale, qui a fait perdre au sujet l'amour exclusif dont il bénéficiait, ou qui est responsable du fait que le sujet n'ait jamais bénéficié d'un amour suffisant.

Cette rivalité que vit le parent avec son bébé est parfois projetée sur un autre enfant, frère ou sœur aîné, ce qui rendra particulièrement difficile la gestion de la jalousie fraternelle. Elle peut aussi être projetée sur le conjoint qui se sent exclu de l'intimité entre l'autre parent et le bébé. Une telle rivalité narcissique se rejouera plus tard dans le développement de l'enfant, et notamment à l'adolescence, lorsque, par exemple, l'adolescent investit le groupe de pairs, ou un couple amoureux, lorsqu'il entre dans la sexualité adulte. Les éprouvés d'envie, de rivalité narcissique seront alors fortement mobilisés chez le parent.

Si la rivalité narcissique produit la haine, elle peut générer également des mouvements de séduction narcissique, des conduites incestuelles – et l'incestualité est l'une des figures de la tyrannie, la tyrannie du parent sur l'enfant.

Parentalité et transgression

Un autre aspect de la haine dans le lien ordinaire au bébé tient à la transgression que représente la parentalité, et aux effets plus œdipiens de culpabilité que celle-ci génère. Le désir d'enfant est en effet toujours transgressif pour l'enfant œdipien resté vivant dans le parent. Il suppose de prendre la place de son propre parent, de le tuer d'une certaine manière. C'est pourquoi l'enfant œdipien reste persuadé que la sexualité, la parentalité lui sont interdites, sont réservées à une autre génération. C'est ce qui fait, entre autres, que nombre de grossesses s'accompagnent chez la mère comme chez le père de rêves de craintes – d'une malformation, d'une anomalie, d'un accident, etc. C'est ce qui fait aussi que nombre de parents, lorsqu'ils deviennent parents, renouent avec leurs propres parents, retrouvent la situation d'être l'enfant de ses parents. Et l'on peut observer comment l'angoisse, la détresse ou un certain nombre de difficultés peuvent s'installer lorsque de telles retrouvailles sont impossibles, tout comme lorsque l'enfant présente une réelle anomalie, un handicap, ou tout simplement traverse des difficultés périnatales plus ou moins importantes : la réalité rejoindra alors le fantasme, et les affects de haine, avec différents destins, seront potentiellement exacerbés.

La haine envers le bébé est donc justifiée par les différentes déceptions qu'il génère, inévitablement, la rivalité narcissique qu'il mobilise, la transgression œdipienne dont il est l'objet.

Exigence de travail imposée par la haine

Tout parent se retrouve ainsi devant la nécessité de lier la haine. La haine, légitime, doit faire l'objet d'un travail : elle doit être liée, intégrée, ce qui évitera, pourrait-on dire, qu'elle s'exprime de façon directe, dans des agirs meurtriers. L'éducation est en partie au service de ce travail de liaison. Bon nombre d'exigences éducatives, d'interdits, de règles, dans l'exercice ordinaire de la parentalité, sont plus ou moins arbitraires, discutables, et ont pour but essentiel d'éponger la haine. Bon nombre d'humiliations utilisées quotidiennement dans l'éducation des enfants, dans le milieu scolaire par exemple, sont des tentatives plus ou moins heureuses de lier la haine.

Revenons à Winnicott. Celui-ci fait tout un détour par la haine vis-à-vis du bébé pour parler en fait de la haine dans le contre-transfert, lors du traitement en particulier de patients psychotiques. Mais s'il passe par la parentalité pour décrire ce qui se passe chez le thérapeute, on peut dire que ce qu'il dit du thérapeute, de l'analyste, peut aussi s'appliquer au parent. Il faut que l'analyste

examine et reconnaît la manière dont se produisent l'angoisse et la haine, souligne Winnicott : « Il n'y a que de cette façon qu'on peut espérer éviter que la thérapie soit adaptée aux besoins du thérapeute plutôt qu'aux besoins du patient » (1947, p. 58).

On peut dire la même chose pour le parent et le bébé. Prenons l'exemple de l'exercice de l'autorité (toujours incriminée face aux comportements tyranniques ou violents d'un enfant) : on peut dire que le « non », la limite n'ont pas la même valeur, le même effet lorsqu'ils sont donnés *pour l'enfant* (et que le parent tolère la colère déclenchée, la disqualification de la part de l'enfant qui traitera son parent de plus mauvais parent du monde), et lorsqu'ils sont donnés *pour le parent* (pour la tranquillité narcissique du parent, pour faire taire toute émergence émotionnelle, pulsionnelle menaçante chez le parent), ce qui est le cas, par exemple, du parent qui dit, comme on l'entend parfois, lorsqu'il énonce un interdit : « Attention ! Ne me mets pas en colère ! » Le parent, ainsi, ne donne pas une limite qui contient la pulsionnalité de l'enfant, mais il demande à l'enfant de contenir la sienne propre, de ne pas exciter sa colère, c'est-à-dire d'être un adulte, un parent pour lui, parent-enfant. On retrouve l'inversion générationnelle évoquée plus haut.

LES BÉBÉS TYRANS

Venons-en maintenant au bébé tyran. C'est là une des figures de « Majesté » du bébé. Le bébé ordinaire est un être tyrannique, un être ordinairement tyrannique. Et cette tyrannie est l'une des sources de la haine parentale, haine légitime qui doit être liée au sein de l'ambivalence. Mais la haine parentale peut aussi produire la tyrannie. Elle peut produire la tyrannie chez le parent, mais elle peut aussi entretenir, alimenter, développer la tyrannie à l'origine ordinaire du bébé.

On peut penser bien sûr aux bébés hurleurs, inconsolables, sujets aux coliques du nourrisson... On peut penser aussi à un certain nombre de troubles mettant particulièrement à l'épreuve les capacités parentales, les capacités de résistance parentales – telles l'anorexie, l'insomnie, par exemple. On sait combien l'inconsolabilité d'un bébé peut épuiser les ressources parentales, pousser les parents à des actes extrêmes (jusqu'à des actes de violence, des sévices, ou des laisser-tomber, des abandons...).

On peut considérer l'inconsolabilité comme, bien entendu, un signe de détresse psychique importante, et les manifestations comportementales, interactives qui poussent les parents aux limites ou au-delà des limites de l'exercice

serein de la parentalité, comme des formes de réaction défensive contre l'état de détresse dont témoigne l'inconsolabilité, réactions défensives qui prennent la forme d'attaque de l'objet, d'attaque du lien, de la parentalité. Quels sont les enjeux de l'inconsolabilité chez le bébé ?

Quête de l'objet

L'un des premiers enjeux ou l'une des premières fonctions de l'inconsolabilité concerne, comme la tyrannie pour l'enfant plus âgé, la quête de l'objet.

Le cri du bébé a une fonction d'appel. Les pleurs incessants font exister une mère, tentent de faire exister une mère consolatrice. Moins le bébé est convaincu par l'expérience consolatrice, plus il cherchera loin, il poussera à bout comme pour savoir ce qu'il y a au bout. Existe-t-il au bout une mère aimante ? Derrière l'attitude froide, indifférente, agacée, déçue, rejetante – attitude qui met en échec la consolation –, y a-t-il une sentimentalité, une « sentimentalité congelée », comme le dit Deleuze (1967) à propos du masochisme. Ce dernier, en effet, fait l'hypothèse que le masochiste lui aussi cherche derrière le bourreau, froid et cruel, la mère dont la sentimentalité a été congelée (et est protégée par la fourrure ou le cuir – qu'on observe fréquemment dans les fantasmes sexuels masochistes). Le sujet est obligé d'aller jusque-là, jusqu'à mettre l'autre hors de lui, pour faire l'expérience que l'autre ne va pas le tuer, qu'il tient à lui. Les hurlements du bébé cherchent ainsi à faire exister une mère, à maintenir en vie une mère, à réanimer une mère, pourrait-on dire.

Éprouvé de la limite, de la contenance

Un deuxième enjeu concerne l'éprouvé d'une limite, d'une contenance. La violence de la désorganisation projette au-dehors la confusion interne, les éprouvés émotionnels débordants, et cherche au-dehors une limite, un appui, une butée qui fait défaut au-dedans, appui ferme qui articule les fonctions d'accueil, de réceptivité et les fonctions de soutien, de structuration, autrement dit les fonctions maternelles et les fonctions paternelles, telles qu'ont pu les décrire Salomon Resnik (1994) ou Didier Houzel (1994), par exemple.

L'échec de l'objet à contenir, transformer les explosions pulsionnelles ou émotionnelles entretient et favorise la violence. L'enfant cherchera, par la violence, la contention, faute de trouver une contenance : il hurlera, frappera d'une main, par exemple, et s'agrippera de l'autre, cherchant à s'accrocher et à retenir l'objet.

Un enfant, dans un hôpital de jour, qui, contrairement au bébé, pouvait dire avec des mots ce qu'il éprouvait, montrait cela très bien. C'était un enfant très violent, avec des explosions imprévisibles pour l'entourage, et qui disait à son infirmier lorsqu'il sentait venir la violence : « Tiens-moi. Et si je te dis de me lâcher tu ne me lâches pas. » Il demandait de l'aide pour contenir sa destructivité et disait aussi par exemple : « Mets-toi loin, parce que j'ai peur de te taper. » Ou alors : « Laisse-moi te taper une fois, comme ça je pourrai après rester sans te taper. » L'infirmier lui répondait : « Non, mais tu peux taper sur ma main comme si on passait un contrat pour ne pas taper » –, ce qui était une belle tentative de transformation.

Traitement de l'héritage

Un troisième enjeu de la tyrannie, chez l'enfant en général et chez le bébé en particulier, concerne le traitement de l'héritage, la lutte contre l'héritage, les projections, les transmissions imposées au bébé. Cet héritage est constitué par les besoins infantiles du parent, tels que j'en ai parlé plus haut, et par les fantasmes construits à partir des expériences infantiles.

L'enfant qui résiste devant l'héritage des besoins infantiles du parent va, dans le même mouvement, répondre à et s'inscrire dans un scénario fantasmatique parental que le parent indique, induit, et dont il indique à l'enfant la place et le rôle qui lui reviennent. Cet héritage narcissique, fantasmatique, avec les éventuels processus d'emprise, d'empiétement, peut générer une forte incertitude à laquelle viendra répondre le lien tyrannique développé par l'enfant.

Un bébé hurleur de dix mois souffrait de constipation chronique. C'était un bébé fille qui retenait ses selles et déféquait au bout de plusieurs jours en jet, souvent dans le bain. Les moments qui précédaient cette exonération étaient décrits comme particulièrement insupportables, épuisant les parents. On avait découvert une fissure anale, plusieurs mois après le début des troubles. Celle-ci avait été soignée, mais le bébé continua de se retenir.

Je passe sur les détails, mais si la douleur avait justifié la rétention, celle-ci ramenait, dans le lien mère-fille, un certain nombre d'éprouvés, d'images traumatiques, désorganisatrices. La mère voyait dans sa fille ou projetait dans sa fille « tout ce qui lui faisait horreur », disait-elle. Elle avait trouvé un certain nombre d'informations sur Internet sur l'encoprésie, et imaginait sa fille encoprétiq ue jusqu'à quinze ans : « On va la rejeter, elle sera comme moi, isolée, timide... Je ne veux surtout pas qu'elle soit comme moi... J'ai trop souffert du rejet de la part de mes parents, de leur absence d'amour... Je veux évacuer tout cela », dit-elle. Propos que l'on peut fréquemment entendre.

Cet héritage contre lequel l'enfant se ferme est aussi celui qu'il actualise, qu'il réalise, qu'il commémore, identifié à l'imgo grand-parentale rejetante, tout autant qu'au bébé fécal abandonné dans la détresse.

Les conduites de consolation parentales sont en échec, car elles consistent – je ne peux pas le détailler ici – à faire taire la douleur, chez le parent comme chez l'enfant, plutôt qu'à la consoler. Elles consistent à faire taire les persécutions internes plutôt qu'à les apaiser. Elles consistent à évacuer les éprouvés émotionnels plutôt qu'à les transformer. Le parent demande ainsi au bébé d'être lui-même un adulte qui fait taire, contient, retient ou évacue ce qui ne peut être pensé, faire l'objet d'un travail de pensée.

C'est ainsi que l'inversion générationnelle est l'effet de ou est entretenue par l'échec de la consolation parentale.

Inconsolabilité et discontinuité des expériences

Je signalerai, enfin, un dernier aspect de l'inconsolabilité et des conduites tyranniques développées comme défense contre la détresse : on peut dire que la violence des manifestations du bébé est aussi l'effet de l'échec des réparations des expériences de discontinuité.

Le bébé est en effet inévitablement soumis à des expériences de discontinuité, de présence/absence... et celles-ci ne sont tolérables, maturatives, que si elles émergent d'un fond de continuité permanente. La discontinuité n'est maturative que sur un fond de continuité. Le bébé cherchera à réparer ces expériences de discontinuité, d'autant plus si la continuité de base, la sécurité de base, le sentiment d'existence et d'identité de base n'est pas sûre. On peut voir ainsi, dans ces expériences de discontinuité, combien le bébé va faire très tôt des efforts, va faire tout un travail pour retrouver le lien, retrouver le contact avec la mère si celle-ci s'éloigne, chercher des indices de la présence maternelle si elle s'absente. Le clinicien, l'observateur, ou le praticien de domicile, par exemple, sera souvent celui qui garantira la continuité : le bébé va, par exemple, s'agripper des yeux à l'observateur présent, même si la mère est là.

On peut observer cela lors d'un nourrissage, par exemple : la mère nourrit le bébé à la cuillère ; le bébé est immobile quand il a la cuillère en bouche ; mais il s'agite, s'excite entre deux cuillérées (la présence/absence de la cuillère faisant vivre une expérience de séparation/retrouvailles) ; et le bébé se calmera en regardant l'observateur, sans le lâcher des yeux (si la main de la mère passe entre le visage du bébé et celui de l'observateur, le bébé se contorsionnera pour retrouver le contact visuel) ; le bébé pourra ensuite, lorsqu'il aura

recupéré une sécurité, retrouver le visage maternel et échanger, babiller ludiquement avec la mère. Lorsque le regard aura été libéré de sa fonction d'accrochage et de maintien de la permanence, il pourra à nouveau être utilisé pour la communication.

L'échec de la réparation par le regard de la continuité effractée va conduire le bébé à fabriquer de la continuité dans des éprouvés corporels (tel celui que produit le boudin fécal gardé dans le rectum, comme dans l'exemple précédent), et en particulier aussi dans des rythmies motrices. La rythmicité de certains mouvements corporels produit une zone de perception permanente et « berçante », sorte de « procédé autocalmant », comme disent les psychosomatiques (Smadja, 1993 ; Szwec, 1993), pour retrouver une continuité d'identité, une continuité d'être.

Si la perception (visuelle ou proprioceptive ou intéroceptive) et le rythme échouent à rétablir la continuité et la contenance sécuritaire, le bébé va se désorganiser, s'agiter, plongeant dans une expérience d'informe et de confusion. Il est banal de dire que les bébés inconsolables sont des bébés insécures. Les travaux sur l'attachement l'ont néanmoins prouvé : l'attachement à un an des bébés irritables est un attachement de type insécure, angoissé-évitant ou angoissé-ambivalent (Calkins et Fox, 1992).

Le cri, le hurlement, l'agitation et les pleurs inconsolables rendront compte de l'angoisse et seront en même temps une manière d'échapper à l'angoisse, d'échapper à l'informe, de projeter la confusion au-dehors. Le bébé plus âgé va utiliser de plus la lutte violente.

De la détresse à la violence

Les échecs des réponses de l'objet aux mouvements de quête du sujet, à ses besoins de contenance et de continuité produisent la violence, on l'a vu, dont l'un des destins potentiels est la tyrannie. Selma Fraiberg (1982) décrit, on s'en souvient, comme défenses précoces contre les affects douloureux et contre un environnement toxique, l'évitement, le gel, puis la lutte dès l'âge d'un an, dès que la motricité le permet. Fraiberg décrit ces enfants qui luttent comme à la fois des « petits monstres » le jour et des bébés terriblement anxieux la nuit, qui se réveillent terrifiés, ne pouvant ni s'endormir ni être apaisés. Comment rapprocher ces deux images, se demande Fraiberg ? Il faut l'œil exercé d'un clinicien expérimenté pour voir l'anxiété de l'enfant derrière sa violence. « Avant chacun des épisodes de lutte avec sa mère, décrit-elle à propos d'un de ces nourrissons de treize mois, on peut voir pendant un moment une expression de peur sur le visage de l'enfant. Un moment seulement. Puis toute trace

de peur disparaît de son visage, et il commence à se battre. Lorsque la bataille est perdue, la colère survient et avec elle les signes de l'état de désintégration apparaissent » (1982, p. 20).

Derrière la tyrannie se cache la détresse. Et c'est ce qu'il faut chercher à atteindre, chercher à consoler chez le bébé, comme chez l'enfant plus âgé. La violence dans le lien, chez le bébé comme chez l'enfant, témoigne d'un éprouvé de détresse, de désespoir, que le sujet ne peut contenir, ne peut même se représenter, et ne peut bien sûr consoler, et qu'il essaie de faire entendre et de partager.

Dans un très beau livre, récemment traduit et qui s'intitule *Un espace pour survivre*, livre consacré à des observations de bébés, se trouve un article d'Anne Alvarez (2002), dans lequel elle décrit de façon très touchante une mère qui « remonte le moral » de son bébé déprimé. On y voit à l'œuvre les qualités essentielles de la fonction maternelle – mais on peut dire parentale –, et les caractéristiques fondamentales de l'objet présent : sa prédisposition à animer l'enfant, à le chercher, à le réclamer activement ; sa capacité d'accueillir les émotions de l'enfant, de permettre la réparation, de pardonner ; son infatigable sollicitude et sa compassion pour son bébé. Ce jour-là, la mère lui donne bien plus de son visage et de sa voix qu'elle ne l'avait jamais fait auparavant, quand ses seins étaient encore disponibles pour son bébé. « “Remonter le moral” de cette façon-là, dit Anne Alvarez, n'implique ni le réconfort maniaque ni le déni de la dépression [...]. Cette mère montrait [...] à son enfant [...] sa compréhension et sa compassion : même si quelque chose – le sein – avait été perdu, tout n'était pas perdu ; là où apparemment il y avait du vide, la [vie] pouvait tout de même subsister » (p. 253).

Il y a là bien sûr une description exemplaire des caractéristiques de la position parentale qui peuvent atténuer les mouvements tyranniques de sa « Majesté » le bébé, mais aussi je crois un modèle pour la position soignante, avec ces notions fondamentales de « compréhension » et de « compassion ». Plus l'enfant fait l'expérience qu'il peut être consolé, que sa détresse peut être comprise, partagée et transformée, et plus il sera préservé du recours à des procédés d'évacuation sans pensée, telle la violence. Plus un enfant se sent compris, et moins il a besoin de faire des choses extraordinaires pour qu'on le comprenne. Et il en est de même pour nos patients.

Albert Ciccone
40, avenue Berthelot
38200 Vienne
albert.ciccone@univ-lyon2.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Alvarez A. (2002), L'échec de la construction des liens, Briggs *et al.*, *Un espace pour survivre*, Larmor-Plage, Le Hublot, 2006, p. 251-265.
- Aulagnier P. (1975), *La Violence de l'interprétation*, Paris, PUF.
- Bion W.R. (1957), Différenciation de la part psychotique et de la part non psychotique de la personnalité, *Nouvelle revue de Psychanalyse*, n° 10, 1974, p. 61-78.
- (1961), *Recherches sur les petits groupes*, Paris, PUF, 1982.
- (1962), Une théorie de l'activité de pensée, *Réflexion faite*, Paris, PUF, 1983, p. 125-135.
- Calkins S.D., Fox N.A. (1992), The Relation between Infant Temperament, Security of Attachment, and Behavioural Inhibition at Twenty-Four Months, *Child Development*, 63, p. 1456-1472.
- Carel A. (2002), Le processus d'autorité – Approche clinique et métapsychologique, *Groupal*, n° 10, « Le Processus d'autorité », p. 7-38.
- Ciccone A. (2003), Les enfants qui « poussent à bout ». Logiques du lien tyrannique, in Ciccone *et al.*, *Psychanalyse du lien tyrannique*, Paris, Dunod, p. 11-45.
- Ciccone A., Ferrant A. (2009), *Honte, culpabilité et traumatisme*, Paris, Dunod.
- Deleuze G. (1967), *Présentation de Sacher Masoch*, avec le texte intégral de *La Vénus à la fourrure*, Paris, Éditions de Minuit.
- Erikson E. H. (1950), *Enfance et société*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1982.
- Fraiberg S. (1982), Défenses pathologiques au cours de la petite enfance, *Devenir*, vol. 5, n° 1, 1999, p. 7-29.
- Freud S. (1914), Pour introduire le narcissisme, *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1985, p. 81-105.
- Houzel D. (1994), Enveloppe familiale et fonction contenante, in Anzieu *et al.*, *Émergences et troubles de la pensée*, Paris, Dunod, 2000, p. 27-40.
- Klein M. (1942), Quelques considérations psychologiques : un commentaire, *Le Transfert et autres écrits*, Paris, PUF, 1995, p. 87-92.
- Meltzer D. (1968), La tyrannie, *Les Structures sexuelles de la vie psychique*, Paris, Payot, 1977, p. 225-235, et in Ciccone *et al.*, *Psychanalyse du lien tyrannique*, Paris, Dunod, 2003, p. 157-166.
- (1976), *Un Modèle psychanalytique de l'enfant-dans-sa-famille-dans-la-communauté*, Paris, Éditions du Collège, 2004.
- (1987), Différenciation entre sadomasochisme et tyrannie-et-soumission, *Le Bulletin du GERPEN*, vol. 12, Paris, publication interne, p. 45-49.
- (1992), *Le Claustrium*, Larmor-Plage, Le Hublot, 1999.
- Resnik S. (1994), *Espace mental*, Ramonville-Saint-Agne, Érés.
- Rosenfeld H. (1987), *Impasse et interprétation*, Paris, PUF, 1990.
- Smadja C. (1993), À propos des procédés autocalmants du moi, *RFP*, t. LVII, n° 2, p. 9-26.
- Szwec G. (1993), Les procédés autocalmants par la recherche de l'excitation. Les galériens volontaires, *RFP*, t. LVII, n° 2, p. 27-52.
- Winnicott D.W. (1947), La haine dans le contre-transfert, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1976, p. 48-58.
- (1956), La tendance antisociale, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, p. 175-184.